

Parler/lire/écrire

Pelayo Pérez García. Directeur d'*Eikasía*, magazine de philosophie (Espagne) (2005-2025)

Reçu 26/07/2025 • Accepté 31/08/2025

Traduit de l'espagnol par **Aurélien Alavi.**(Université Aix-Marseille, France)

Résumé

Ces pages ont pour ambition d'approcher, en partant d'expériences humaines aussi communes que parler, lire ou écrire, le côté non seulement énigmatique mais extraordinaire de notre condition, de ces mêmes expériences qui agissent comme des événements, comme des mouvements qui manifestent dans leur rapport au monde une dimension stupéfiante, qui ne se laisse pas réduire à des mécanismes naturalistes. La nudité de la parole est ici recherchée à contre-jour de la pensée opérante.

Mots clés: parler, lire, écrire.

Abstract

Talking/Reading/Writing

These pages are intended to take as their starting point human experiences as common as speaking, reading and writing, and to explore the not just enigmatic but extraordinary side of our condition. These same experiences act as events, as movements that, in their relationship to the world, reveal an astonishing dimension that cannot be reduced to naturalistic mechanisms. The nakedness of the spoken word is sought here against the backdrop of operative thought.

Key words: Talking, Reading, Writing.

Parler/lire/écrire

Pelayo Pérez García¹. Directeur d'*Eikasía*, magazine de philosophie (Espagne) (2005-2025)

Reçu 26/07/2025 • Accepté 31/08/2025

Traduit de l'espagnol par **Aurélien Alavi**.(Université Aix-Marseille, France)

Nous habitons des mots qui ne sont pas les nôtres. Ils viennent de loin, ont traversé les corps de nos pères, les ont minés en silence, et aspirent nos émotions. Ils semblent des présences fantomatiques, étrangères à notre être, des signes que nous faisons vivre, et qui pourtant nous privent de la puissance recelée dans nos expériences.

Il est vrai que c'est nous qui les prononçons, là, dans la tension immémoriale de nos corps exposés au monde. Certains assurent que c'est le monde lui-même qui irradie des faisceaux de lumière² où, tels des oiseaux invisibles, les mots se posent ; d'abord comme des sons, comme des notes sans partitions, sans ordre ni harmonie. Vibrant en quête de sens.

Le plus souvent, nous répétons inlassablement des refrains prosaïques, des lieux communs, des ritournelles sans fin, des riens, des échos creux. Jour après jour, la même rengaine revient, sous l'aspect fané de mots usés. Nous habitons un espace sonore qui semble se nourrir de nos sensations et nos sentiments, mais qui étouffe le ravissement d'exister – clignotant dans un silence que trahissent certains signes³ : la coupure tremblante d'une phrase, la chute d'un ton, le geste soudain exclamatoire, le mutisme brusque.

Mots habités par la colère, le ressentiment, l'impuissance, par la solitude désarmée face à la douleur, à la misère, à la maladie, au désamour ; creusés par les passions

¹ Cette traduction est la version française de l'article de Pelayo Pérez García, «Hablar/leer/escribir», publié en *Eikasía*, *Revista de Filosofía*, n.º 74. 2017, pp. 91-99, <<https://old.revistadefilosofia.org/74-04.pdf>>, [12/06/2025].

² L'expression espagnole *tensores de luz* a été rendue par « faisceaux de lumière » afin de préserver la charge visuelle du passage. Le terme *tensor* (au sens mathématique ou physique) aurait introduit une technicité étrangère au souffle poétique du texte.

³ L'espagnol *parpadeo* signifie à la fois le clignement des paupières et une vacillation lumineuse. Le mot « clignotement » a été choisi pour sa double résonance visuelle et rythmique, et pour sa continuité avec d'autres motifs du texte.

tristes qui ne trouvent pas le chemin de ces mots propres —les nôtres— qui délivrent, nous élèvent comme autant de marches exaltantes.

Nous habitons les mots tels des liens, tels des chaînes, mécanismes qui nivellent, écrasent, enferment, dépouillent nos existences de leur propre chair, de cette possibilité inattendue qu'il y a toujours, justement là, dans la vibration, dans la résonance de cette chair, dans la beauté qui s'ouvre devant elle, dans le tremblement soudain du monde, de l'autre, de soi-même, quand, d'un seul coup, on prend conscience d'être vivant, de ce que cela signifie, sans trouver pourtant les mots pour dire ce que cela signifie ni ce que l'on ressent à cet instant où ce que je suis tremble du seul fait d'être ce que je suis, et que j'ignore tout à fait.

Nous habitons des mots qui délimitent nos perceptions, dressent des ponts mais aussi des barrières. À l'image des panneaux guidant nos pas dans la ville ou sur des routes censées nous mener au-delà, vers ce que l'on imagine être la pureté nue d'un monde sans mots : la nature... Et ce mot porte une intention, un trompe-l'œil, une manière paradoxalement incisive de nous rappeler combien nous sommes loin de sentir, de faire affleurer un paysage muet à travers nos pas, nos mouvements, les changements induits par notre corps, notre présence parmi les choses et les êtres du monde. En effet, c'est seulement ainsi que nous saisissons qu'une telle « nature » est un phénomène émanant de nous-mêmes, apparaissant à l'aube de notre silence opaque mais vivant. Alors seulement pouvons-nous nous retrouver, laisser de côté les mots d'autrui, les messages, les indications, les significations qui nous exproprient, et nous immerger dans le murmure indécis du rythme, de l'éclat, de la cadence de notre être-là – à regarder, entendre, sentir. Ce murmure nous habitera, orphelins désormais de tout mot, muets, prêts à nous écouter, laissant ces mondes articuler le mouvement de nos affections, de notre joie, de cette découverte inopinée qui nous a si souvent été volée : notre propre présence créatrice. Car nous « créons » le monde —ou plutôt, le recréons en notre intérieur—, nous laissons le monde, ainsi que les mots qui tracent sa carte, nous habiter. À présent, ce sont les mots, les signes, les codes, les messages qui nous habitent. Ce renversement, léger en apparence mais ardu par l'effort qu'il exige, la volonté qui le porte et la tension qu'il génère, nous fait sortir vers l'extérieur, pour mieux revenir vers l'intérieur, quittant ainsi le réseau invisible des mots

étrangers – avec leurs images et leurs sons, leurs variations numériques, leurs icônes et simulacres, leur emprise réductionniste.

Aspirés, moulés, aplatis, fixés au sol sans presque aucune chance de nous atteindre, nous abandonnons notre étonnement de vivre, notre passion, nos peurs, nos angoisses à leur propre exil ; à leur désert sans fruit, au murmure douloureux des folies quotidiennes, des tristesses sèches, des joies sans reste, fugitives, recensées, aseptisées, superficielles⁴.

Nous habitons des mots qui dictent ce que nous devons penser, décider, estimer, suivre : des mots comme des incendies, tels que *c'est comme ça*, des mots qui ségrégent, des mots-cris, des mots *puisque je te le dis*, des mots *vraiment faux*, des mots *ça n'a pas d'importance*, des mots comme « vivre » dont la vertu est de nous maintenir hors de la vie, dans une tombe à ciel ouvert. Nous habitons des mots inhabitables, inhumains, où beauté, amour, douleur, existence, tremblement, toi, eux, nous, peau, vieillesse, sexualité, tendresse, émotion, infini, âme, histoire, humanité... ont été réduits, enfermés, enchâssés dans les lobes temporaux des circuits cognitifs, et les réponses mécaniques qu'ils suscitent. Et nous prétendons être libres quand nous proclamons la liberté d'exprimer ce que nous voulons, quand nous imposons notre sainte opinion et que *nul n'ose nous contredire* par des mots si semblables aux nôtres.

Pourtant, quelle merveille de rencontrer soudain des mots orphelins, sans maître, des mots savourés, humectés par nos langues, des mots accueillis, pétris, choyés, sauvés du flux du monde, devenus nôtres, recueillis, transfigurés en sons qui parcourent notre espace intérieur, et, silencieux, voguent dans l'océan de notre intériorité agissante, comme l'évoquait le philosophe de l'invisible.

§ Lire

Si parler fait taire le bruit, ordonne le mouvement inquiet de notre être-au-monde, nous rend plus que nous n'y avons mis, mais moins que nous ne le souhaiterions ; si parler revient à poursuivre désespérément le cheval fougueux du sens, lire est le plus

⁴ Cette série de syntagmes traduit le passage « *las tristezas tristes, de las alegrías sin resto, fugitivas, censadas, masteurizadas...* ». Le terme *masteurizadas*, néologisme intraduisible, évoque à la fois le formatage standardisé (par analogie avec « masterisé ») et une perte d'intensité vécue. Le choix d' « aseptisées, superficielles » cherche à en restituer l'effet.

surprenant des actes humains. Suivre, lettre après lettre, les taches noires sur la page, les voir défiler dans la blancheur nue, éveiller des sons, désigner lieux, êtres, choses, modes, temps qui sollicitent notre mémoire, interpellent nos savoirs, requièrent notre complicité ; des réponses qui appellent leurs échelles d'interrogation, et ces vastes plaines de désolation à peine recouvertes de phrases, de lettres enchâssées comme des adverbes, de couples de syllabes, de dérives en spirale, de phrases-métaphores, de signes dressés tels des tours d'admiration, et de ces particules élémentaires qui réclament des conjugaisons, non sans risque de glissements périlleux.

Lire est un geste surhumain, une dislocation, l'acte qui illumine la page saturée de traits sombres. C'est le geste d'un animal mourant, d'un être mortel et fini qui, pourtant, relie d'infinis artifices dans l'espace réduit d'un livre, déchiffrant l'Aleph que l'écriture cache sous ses marques⁵. Lire, c'est parler : rendre la parole à son lieu d'origine. Capter la source palpitante d'une trace de mains, d'yeux, d'espaces incommensurables, de désirs impossibles qui, du bout des doigts, aspirent à se faire sentir, à cet instant incroyable, intense comme un battement cardiaque, et déchaîne leur puissance dans un acte inouï.

Lire pour conjuguer l'éternité, l'instant retenu par les graphes, et combler les distances imposées par la mort. Retrouver le souffle court de l'attention, l'effort de l'autre nous laissant la trace de son passage, l'empreinte de son séjour ici, avant que nous ne foulions ce même territoire, ce *nous* absent que d'autres reconnaîtront en lisant ce que nous avons dit, recensé, pensé, senti, parfois oublié.

La lecture est émouvante par ce qu'elle cache, par sa présence anonyme, par l'excès même de son auteur : la signature qui atteste qu'un autre, peut-être toi-même, en est l'auteur.

Et ensuite, ce geste impossible de relire le même texte, le même livre. Alors, le volume, l'objet, la chose-livre, renaît devant nous. Il revit, renaît, reprend sa métempsychose. Ce n'est pas par les yeux que l'on « lit » un livre, mais le regard qui l'éveille. C'est ce regard qui pousse Meursault à reprendre le bus vers Marengo et se rendre à l'enterrement de sa mère : « Aujourd'hui, maman est morte ». À nouveau, comme la première fois – dix, trente, cinquante ans plus tôt – et pourtant le même livre.

⁵ Le passage évoque la nouvelle *El Aleph* de Jorge Luis Borges, où un point dans l'espace contient la totalité de ce qui existe. Ici, la lecture est dite à même de condenser l'infini, à l'image de cet Aleph fictif.

Relire n'est pas faire une nouvelle lecture. C'est dissimuler sous la nostalgie l'interrogation du sujet – qui suis-je maintenant, qui étais-je alors ?

Il y a des livres tels des pyramides dressées dans le désert.

Des livres impossibles, des livres qui en contiennent d'autres, qui laissent poindre, à travers leurs mots, les murmures des morts qui nous parlent. Ce sont des livres qui nous rendent le visage de l'autre, sa voix, sa présence estompée, l'affection même de son absence. Certains viennent de très loin, nous touchant au-delà des siècles, par leurs hexamètres, leurs dialogues cinglants, leurs cercles traversant les mondes, leurs fictions réellement existantes, leurs discours qui nous convoquent, nous interpellent, nous engagent dans ce devenir qui ne parvient jamais à être – *présent vivant* que le livre parcourt, temps pétrifié qui voile le temps de la vie, creusant la pyramide elle-même.

Revenir à ce livre et faire remonter un passé qui n'est plus, en y articulant un futur impossible, qui ne sera jamais – sauf dans ce devenir de la lecture, ce renouvellement présentifiant du regard.

Lire comme on aime. De tout son corps, par tous ses sens, en se laissant séduire, tromper peut-être. Lire pour soumettre le sensible à sa tension intelligible, suivre la trace de son évaporation, de son geste accompli, du clin d'œil qui, entre les mots, se décline et nous arrête. Lire en compagnie de présences énigmatiques, de raisonnements, de cadences recourant à des tropes, à des alliances heurtées produisant des sons érotiques, des halètements, élevant à des densités sublimes des phrases qui font résonner la solitude de la lecture, éclatant en un filigrane baroque, avant de retomber dans la sécheresse d'un réalisme sans âme.

Comme le géomètre qui, par ses opérations, réactive la géométrie, à son tour le lecteur entame un cycle éternel par son seul geste de renouvellement, rejoignant sans le savoir le mouvement cosmique des astres quand il croit lire un livre de plus. Un livre qui noue avec le temps, le poursuit ligne après ligne, souvenir après souvenir, nous laissant épuisés, dans ce duel d'amour et de mystère.

Lire pour découvrir les voies virtuelles du sens, suivre les séries de sa complexité, sentir dans chaque lettre la pulsation d'une touche secrète où résonne le beau pubis⁶,

⁶ Le texte original dit *bello púbico*, là où l'on attendrait *vello púbico* («poil pubien»). L'auteur joue ainsi sur l'homophonie des deux mots pour superposer, dans un même glissement, l'idée d'une pilosité pubienne et celle d'un pubis embelli ou regardé comme tel. Nous traduisons ici par « beau pubis », qui conserve l'effet d'étrangeté, au prix d'un léger déplacement. Une restitution plus littérale aurait nécessité un

l'aurore, l'orchidée indicible, la couleur vibratile qui palpite entre les voyelles. Lire pour saisir dans les signes l'empreinte indélébile de mon passage dans le monde. Sortir armé de voix, protégé par cette métonymie que tracent les mots-pont, les mots-écran, les mots peut-être, qui sait, sans doute, et tous ceux que nous avons lus autrefois sans savoir ce qu'ils disaient, ce qu'ils réclamaient, à qui ils s'adressaient, de quel désir, de quel désastre, de quel chagrin ou de quelle joie ils venaient – fixés désormais, cristallisés, nets et pourtant toujours prêts à briser l'armure, le château de leur nomenclature.

§ Écrire

Parler, c'est tenter d'atteindre l'extérieur – là même où pourtant la parole se dissout au contact de l'air. Lire, c'est la reconquête de l'intérieur, par la parole détachée du signe, depuis ce dehors que seule l'écriture atteint.

Paradoxalement, écrire, c'est « naturaliser »⁷ la parole —parole de tous et de personne—, puis *l'inscrire*, pavée dans la trame du texte, là où prend corps la pensée. Celle-ci, *sans présent assignable*, se laisse pourtant marquer par la graphie sous laquelle elle s'évanouit, engluée dans un enchevêtrement infini de simulacres. Écrire est à cet égard une ruse, une illusion sans doute nécessaire à qui s'y livre, qui croit, en écrivant, pouvoir saisir la pensée, sinon lui-même, *l'autre que je suis*. On peut écrire à la première, à la deuxième, à la troisième personne, au singulier ou au pluriel, et même à cette impersonnelle quatrième personne : écrire comme *il pleut*. Car la pluie tombe et laisse notre peau humide, comme l'écriture effleure de l'insaisissable présence de la pensée. La pensée, elle, ne s'écrit pas, ne se dit pas : elle appartient à l'indicible. Les poètes le savent bien, peut-être les seuls à accéder à cette indicibilité et à sa détermination linguistique impossible : *ce jeu insensé d'écrire*.

Écrire est la preuve empirique de notre solitude cosmique.

artifice typographique du type « b(elle) pubienne » ou « toison (p)ubienne », dans l'esprit d'un certain jeu de *différance*, mais le ton général du texte —explicitement critique envers une telle veine— nous en dissuade.

⁷ L'espagnol « *naturalizar la palabra* » désigne le processus par lequel la parole est rendue apparemment évidente ou neutre, mais au prix d'une perte de sa charge vivante. Le choix de « naturaliser » préserve cette tension critique, au risque d'un faux ami apparent.

Il n’y a d’ailleurs pas d’*Archi-écriture*, ni d’*Origine de l’écriture*, malgré l’effort titanesque du dernier pisteur des signes perdus en Chaldée, dans les pictogrammes, en Mésopotamie, parmi les glyphes et les vestiges conservés au Louvre. L’origine n’est là que lorsque j’ouvre ce livre sur *l’Origine de l’écriture*, et que je commence à lire – réécrivant ainsi son texte. Il n’y a pas non plus de *signifiant-maître*.

L’écriture nous expose au dehors – à l’extériorité absolue. Lire saint Jean de la Croix, c’est éprouver comment son écriture cherche à capturer, dans le métronome de ses vers, l’absence infigurable qu’il a ressentie et vécue comme présente.

Écrire engage l’autre : celui qui lira ce que j’écris. L’absent, tout comme moi lorsqu’il me lit, lorsque je me lis. Mais cet autre que je suis est là, à l’origine de l’écriture, faisant de celle-ci une technique nécessaire, un lien, la trame intersubjective : c’est le frémissement des doigts sur la page.

Si Dieu existait, nous n’écririons pas : Dieu est *l’Absence Absolue*. Aussi le regard éveillé de l’enfant saisit-il, sans le savoir, l’absence dans le regard qui le regarde. Ou peut-être est-il le seul à le savoir, mais il ne parle pas encore, il n’écrit pas encore. Il a pourtant entamé son chemin obscur vers lui-même – s’humanisant, scindé dans son corps entre son organisme et son excès. C’est pourquoi il écrira : pour combler le hiatus, le décalage, et s’abîmer, sans le savoir, dans un *océan sans rives*.

De cet « océan sans rives », où tourbillons, replis, détours, montées des profondeurs, mirages et îles se mêlent, l’écriture surgit comme une tentative d’entailler le regard décentré, mettant un terme à la jactance infinie d’un sujet échoué. Aventure vers le nouveau monde, traversée *vers le dehors*, écrire se voudrait *hors du temps*, comme si son espacement par les mots inscrits suspendait celui qui écrit dans une étrange éternité, qui laisse la marque de son paradoxal passage. Écrire en sentant la pensée agir derrière le visage qui contemple l’écrit, qui s’arrête, revient, tente, pulse, cherche et ignore comment reprendre cette navigation régie par les seules étoiles.

Il y a mille manières d’écrire, comme il y a mille façons de parler, de lire – nous l’avons dit. On parle en bavardant sans fin, remplissant le vide de sons, rassasiant la soif de dire coûte que coûte, obstruant le chemin de la véritable réponse, étouffant la question, le silence. On écrit pour informer, prescrire, indiquer, de façon déictique. On écrit selon des moules : académiques, techniques, politiques, normés. Ces formulaires standardisés où les sciences se replient dans leur idéologie ne laissent guère de place

au génie qui, lui, surgit en brisant les gonds par ses propositions, exprimant des *phénomènes de monde* insoupçonnés, entrevus grâce à une écriture novatrice, dans le prolongement d'une intuition d'échelle, celle qui se hisse sur ses épaules alpines et scrute ce « monde » au faite de sa profondeur : *entropie, soi, photon, quantum, corps noir, gravité, intentionnalité, signe, signification, irrationnel, imaginaire, infini...*

Écrire comme on rêve, désire, ressent, souffre. *Noûs poiétikos* : faire silence, s'ouvrir, se déprendre de soi, *noûs pathètikos*⁸.

Parler, lire, écrire – sans céder à l'urgence quotidienne, au besoin de certitudes, à la pétrification des choses, des états, des êtres. Assister au changement, au possible, à cette nouveauté qui murmure : *cet arbre magnifique là-bas*.

§ Renouveler, échouer, insister

Les sensations tissant des verbes actifs depuis leur retrait passif. Les sensations adhérant au son, à la lettre, au discours – *comme une marée à sa baie*. Sensations, affections, frémissements du corps tendu vers cet horizon ouvert par les sens : et c'est alors, dans son impossibilité même, qu'il parle, qu'il dit, qu'il écoute, qu'il écrit, qu'il lit à propos de cela, de ceci, de cette tension, de ce presque, de cet être-sur-le-point-de, de ce frôlement, de ce baiser, de cet instant éphémère, de cet événement... *nul ne sait ce que peut un corps*⁹.

À l'intérieur, la parole balbutiante, soutenue par les mains, palpant ce qu'elle voit, entend, pénètre, fait résonner, désigne, signale, perçoit, dit... Là dehors, l'autre-de-soi surgit comme un choc, *à portée de main, devant nos yeux*, imposant toute notre attention, dans sa visibilité hallucinée où l'autre que je suis me réclame.

Sortir du dedans, vers cela, vers ceci. Sortir, rendre audible depuis l'intérieur la reconnaissance, la présence de l'autre. Parler pour exposer, parler pour tenter, parler pour aller vers le dehors : vers le son, la couleur, le volume, le mouvement. Et ramener à l'intérieur le devenir du monde – *ce silence en guise de réponse...*

⁸ Ces deux expressions grecques (*noûs poiètikos* et *noûs pathètikos*) renvoient à une distinction aristotélicienne entre l'intellect actif (créateur, génératif) et l'intellect passif (réceptif, affecté). Le texte joue ici de cette opposition pour penser la lecture comme tension entre saisie et exposition.

⁹ Référence implicite à Spinoza (*Éthique*, III, proposition 2, scolie) : « Personne n'a encore déterminé ce que peut un corps ».

Lire ainsi à la recherche de mille réponses, de mille questions, de mille échecs, de pages dressées comme des avant-postes au-dehors.

Sentir, dans la lecture, la lettre se dissoudre dans la pénombre de notre intérieur, le murmure de l'autre se mêler au nôtre dans un monologue d'unité impossible. Parcourir cet espace que la parole collée aux lèvres n'atteindra jamais dans son désir – expérience fugitive de notre présent évanescent. Lire et relire, en essayant de soutenir le regard sur la trame couvant le vide.

Et ainsi, écrire. Couvrir les pages, les lacunes, le tremblement de ce là, par cet effort pour sortir au-dehors, vers l'extérieur même de nous – pour nous voir, à la dérobée, dans les mots incisés, les mots que d'autres peut-être liront, s'approprièrent, feront revivre un jour.